

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo  
Au Collège de Saint-Maurice

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68b, p. 55-60

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Au Collège de Saint-Maurice*

## **Hommes et bêtes de Camargue**

Le 27 septembre, Freddy Tondeur présentait aux élèves des premières classes du Collège ce nouveau documentaire intitulé « Hommes et bêtes de Camargue ».

Il aura fallu quelque quarante semaines de tournage échelonnées sur trois années consécutives pour permettre à notre cinéaste de dresser un inventaire fascinant de ce pays qui reste l'un des derniers paradis... Vivre avec les gardians parmi les taureaux et les chevaux, surprendre et filmer quantité d'oiseaux rares, voilà ce qui a accroché le cœur de cet amoureux de la beauté. Mais en même temps, il s'est aussi ému devant l'édification plus que gigantesque, aux portes de la souriante Camargue, du complexe industriel de Fos-sur-Mer. Le bruit des usines, les poussières des hauts fourneaux et les vapeurs des cheminées auront tôt fait d'asservir cette région.

Freddy Tondeur a voulu, par des images très vivantes, construire un document qui, demain, portera en lui le regret des choses et des bêtes disparues.

## **Guy Béart**

Après Gilbert Bécaud et Barbara, qui eurent l'occasion, il y a quelques années, de se produire à la Grande Salle du Collège, les Jeunesses Musicales de Saint-Maurice ont invité le 3 octobre, pour l'ouverture de la saison 1972-1973, le non moins célèbre chanteur Guy Béart, « Poète de l'acte total ».

Dans une salle comble, véritable marée noire, résonne une voix qui cache une volonté secrète ; elle vibre paisible, accompagnée d'un son de guitare : un tour de chant vient de commencer. Animé d'un ardent désir de dialogue, seul remède pour combattre l'inertie vers laquelle nous glissons, Guy Béart, sur scène, se livre à nous et partage sa vision des choses. Poète, dans sa simplicité, il chante son appétit continu : l'amour (*Vous, Qu'on est bien*). Philosophe, il se pose des questions sur le monde et sur l'homme :

*Qui suis-je  
Qu'y puis-je  
Dans ce monde en litige*

*Qui suis-je  
Qu'y puis-je  
Dans ce monde en émoi ?*

Scientifique (Guy Béart est ingénieur de son métier), il tourne son regard vers le progrès et vers d'autres mondes (*Lune ma Banlieue, Suez, Années-Lumière*). Artiste, il a su capter un public en mêlant à cette gamme de chansons un humour tendre et parfois cocasse (*Les Grands Principes, La Vénus Mathématique*).

Chaudement applaudi, bissé même, cela ne fait aucun doute, *l'Espérance folle* de l'artiste a triomphé du pessimisme de l'homme face au monde de demain.

### **Gen Rosso**

Les mots manquent pour exprimer la véritable atmosphère qui régnait lors de la production du Groupe GEN ROSSO, acclamé, ovationné par une jeunesse délirante ; sa réussite fut totale.

Venus de Loppiano, près de Florence, les vingt-cinq jeunes de douze nations qui forment le groupe sillonnent le continent et se produisent ici et là. En cette soirée du 12 octobre, ils nous ont invités à faire en leur compagnie ce tour du monde, à partager leur goût pour le folklore et à chanter d'une même voix l'amour, l'amitié et la paix. Ainsi, folksongs, contestsongs et lovesongs se succédèrent à un rythme toujours soutenu.

Unis par la musique et persuadés qu'elle unira un jour tous les hommes, ils désirent toucher le plus grand nombre de gens possible. Malheureusement, bien souvent seul les jeunes répondent à leur appel. Néanmoins ils voient là une victoire et espèrent que le monde de demain, dirigé par les jeunes d'aujourd'hui, soit celui qu'ils chantent.

### **Singapour — III<sup>e</sup> Chine ?**

Le mercredi 18 octobre, à l'enseigne de « Connaissance du Monde », Marcel Talabot présentait et commentait lui-même un documentaire de très grande valeur sur cette île de l'Asie du Sud-Est. Les étudiants ont eu ainsi l'occasion de faire la connaissance d'un célèbre cinéaste-explorateur et de découvrir avec lui l'une des originalités de la vaste Asie mystérieuse.

Mais qui est Marcel Talabot ? Un ethnographe, un cinéaste, un explorateur. Membre du Comité international du film ethnographique et sociologique, il a déjà réalisé une importante série de films documentaires : en 1958, « Iles et atolls du Pacifique », couronné à Cannes ; en 1964, « Danemark, cinq millions d'amis » ; en 1967, un long métrage intitulé « Cambodge, le pays du sourire ». « Singapour, III<sup>e</sup> Chine » est le résultat d'un séjour de cinq mois dans le pays à partir de mars 1971 et le fruit des 20 000 km. parcourus en Malaisie-Singapour.

Ce qu'est Singapour, on le sait mieux maintenant grâce au film de Talabot qui nous emmena tout d'abord dans la jungle équatoriale à la découverte des richesses de sa faune et de sa flore, et aussi à la rencontre des aborigènes qui vivent en petites communautés. Depuis l'histoire des établissements et des détroits à l'exploitation des mines d'étain et à l'industrie de la pêche, se dessine la courbe de l'évolution de la vie sur cette île de quelque 600 km<sup>2</sup>. La deuxième partie du film est réservée à la « cité du Lion » avec ses quartiers, ses danses, ses coutumes religieuses et ses projets d'urbanisation qui en font une ville vraiment moderne. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, l'essor de cette ville n'a fait que croître sous l'influence et la domination portugaise, puis hollandaise, et anglaise pour finir. Membre de la Malaysia, fédération créée en 1963 comme état membre du Commonwealth, Singapour est devenu ensuite une nation souveraine et indépendante le 9 août 1965.

Cette ville, ainsi que l'île entière, doit sa prospérité à l'existence de son port franc d'importance mondiale. Cette jeune nation qui, « un dollar sur chaque œil », grouille et s'affaire dans le troc et le commerce résulte d'un brassage de races et de civilisations. Malais, Indiens, Cingalais, Indonésiens, Philippins, Japonais et Chinois surtout constituent les deux millions de sa population. Mais Singapour mérite vraiment le nom de III<sup>e</sup> Chine, car les trois quarts des habitants sont Chinois. Pourtant, on se pose la question de savoir si le seul fait d'une position privilégiée confère à Singapour valeur de symbole pour l'an 2000. L'histoire, et particulièrement celle de la Chine, nous le dira.

### « Tovaritch »

Le vendredi 20 octobre, les Galas Eurothéâtre ont présenté une interprétation de « Tovaritch », de Jean Deval. Créée en 1933 par Elvire Popesco, cette pièce connut un réel succès. Reprise aujourd'hui par Roland Jouve, producteur-interprète et metteur en scène, elle confirme ses qualités.

C'est l'aventure d'un couple de grands ducs que la Révolution russe a ruinés, et qui, supportant leur condition, vont s'abaisser au rang de

valets. Disposant d'une énorme somme, ils ne veulent pas y toucher, car elle vient du tsar. Ils l'abandonneront cependant aux Bolcheviks, mais ce sera pour la patrie russe, pour la possession des pétroles de l'Oural.

L'histoire émouvante qui se dégage de la trame prend, sous la plume de Jean Deval, un tout autre chemin. Par son style rapide et entraînant, il a su habilement mêler drame et comédie, tant et si bien que l'aspect comique en sort brillant vainqueur. L'auteur reste ainsi fidèle aux paroles de Molière : « instruire en amusant ». Ajoutez à cela une pléiade d'acteurs et d'actrices dignes de ce nom, une pétillante interprétation où le fort accent suisse donne encore plus de piquant. Il ne fallait rien de plus pour conquérir un public aussi varié qui, au dire des acteurs, se montra complice de leur réussite.

## **Le Théâtre du Silence**

Le vendredi 3 novembre, la Grande Salle accueillait une troupe formée de dix danseurs et danseuses, autrefois « étoiles » de l'Opéra de Paris : « Le Théâtre du Silence » que dirige Jacques Garnier.

Mêlant la danse classique et l'expression corporelle, Beethoven et Bartock, par des gestes brisés et mouvementés ils nous donnèrent l'image de ce monde en tourment, angoissé, où l'homme cherche un asile de paix et de calme.

« Comme tout art — mais plus directement parce que son instrument est le corps humain — la danse permet le défoulement de l'instinct et son dépassement par la maîtrise jusqu'à exprimer les sentiments ou les états d'âmes les plus élevés. »

Ainsi, un des plus beaux moments fut sans doute le cycle de la vie, au rythme des vers d'Eluard.

Une masse informe gît, un souffle mystérieux l'anime, un bras se lève puis retombe, une jambe s'allonge, un corps prend forme, il se tord, s'agrippe : la vie s'est emparée de lui. Il bondit, s'élanche, tournoie, court, voudrait contenir l'espace, s'échapper à lui-même... Baigné dans une atmosphère d'ivresse, il a la légèreté d'une âme et, d'une danseuse, la grâce et la fraîcheur. Soudain le rythme se rompt, le corps s'alourdit, les membres sont fatigués, tout s'immobilise et redevient informe : la mort a frappé.

Ayant chanté la vie et la mort, le corps chante aussi l'amour : c'est le pas de deux où les arabesques se multiplient et les formes s'épousent mutuellement au rythme d'une musique de Weber.

Dans un poème final, sous le signe de Beethoven, l'homme se trouve face à lui-même, déployant sa force, exprimant la folie ou les excès de spiritualité.

Chacune de ces interprétations, chorégraphiées par les artistes eux-mêmes, reflétait la grâce, l'harmonie, la vérité.

Animés par un dynamisme sans limite, avides de recherche et désireux de prolonger dans leur style personnel l'expérience de Maurice Béjart, les danseurs et danseuses se sont donnés corps et âmes afin de nous offrir deux heures de beauté et de plénitude.

## **Le Barbier de Séville**

Ce n'était pas la première fois que les Jeunesses Musicales de Saint-Maurice accueillait Les Marionnettes de Salzbourg. Ainsi, après « La Flûte enchantée », « Eine kleine Nachtmusik » de Mozart, et « Casse Noisette » de Tchaïkovsky, l'ensemble des Marionnettes de Salzbourg, sous la direction artistique du professeur Hermann Aicher, interprétait, le lundi 13 novembre, le « Barbier de Séville », célèbre opéra de Giacomo Rossini, sur un texte de Cesare Sterbini d'après Beaumarchais.

Rosine, jeune et avenante, est accueillie par les empressements d'un vieil et ennuyeux tuteur, Bartholo, qui voudrait l'épouser. Naturellement, elle a un jeune prétendant qu'elle aime et qui l'aime : le comte Almaviva. Grâce à l'art et aux tours du barbier Figaro, qu'en cette occasion Almaviva prend à son service, les deux amoureux réalisent leur rêve.

La pièce, au temps de Beaumarchais, ne connut pas le succès qu'elle méritait, cela surtout par la prise de position de l'auteur en faveur de l'intelligence de Figaro, donc du Tiers état. Elle ne passa cependant pas inaperçue puisqu'elle inspira Mozart et Rossini qui en firent deux chefs-d'œuvre musicaux demeurés très fidèles à l'original.

Aujourd'hui, l'opéra de Rossini vient s'ajouter au répertoire des célèbres pages classiques brillamment interprétées par Les Marionnettes de Salzbourg.

Les marionnettes étaient bien connues au dix-huitième siècle : théâtre populaire, elles instruisaient les uns et inspiraient d'autres (tel Goethe pour son *Faust*). Mais elles tombèrent dans l'oubli. Salzbourg tente de les faire revivre et y parvient magistralement. Sur les airs du Barbier, avec aisance et souplesse elles cueillent les notes, s'élancent, tournent et, le temps d'un soupir, amusent. Quel grand art ! Quel art subtil ! Dans ce théâtre en miniature où un geste, une position, une mimique prennent

une grande importance, tout est parfait. Ces poupées de bois ont l'apparence d'êtres de chair, la légèreté d'une âme et le pouvoir, par l'habileté des monteurs, de nous transporter dans le domaine de la féerie où elles se joignent au chant du poète.

### **Ensemble national tchécoslovaque**

Le jeudi 23 novembre, se produisait le célèbre Ensemble national tchécoslovaque des chants et danses placé sous la direction de Mila Vojta.

Le public, relativement moyen lors d'autres représentations, qui peut-être exigeaient plus d'attention de sa part, fut en cette occasion nombreux. Cela signifierait-il qu'il est plus amateur de folklore, image traditionnelle de chaque pays, que d'art, qui souvent nous ouvre des perspectives nouvelles et qui par conséquent dérangent certains esprits installés ?... Notre propos n'étant pas là, tournons-nous plutôt vers le spectacle.

Le folklore des pays de l'Est recèle une inépuisable richesse qui s'exprime à travers la musique, les chansons et les danses. Ainsi, après le passage des Ensembles hongrois et roumains, le ballet tchécoslovaque nous offrit à son tour un spectacle plein de fraîcheur et de gaieté piquées parfois d'humour moqueur. Sur des airs entraînants se succédèrent chansons et danses, au rythme d'une musique prédominée par le violon, instrument par excellence. Chacun put à son goût savourer la grâce, le tempérament actif des danseurs et danseuses revêtus de costumes flamboyants qui, dans leurs acrobaties et leurs prouesses, donnèrent à chacun de leurs tableaux une note de fête hautement colorée.

Ce fut une soirée enrichissante dont le souvenir ne s'effacera pas de sitôt. Dans sa simplicité un peuple s'était livré. En effet, « l'âme d'un peuple se reflète le plus fidèlement dans sa musique, ses chansons et ses danses... car c'est là qu'elle se retrouve fixée dans d'intimes nuances de joie, de tristesse et d'espoir ».